

Tromper la mort
Commentaire critique
Sympathie pour le diable de Guillaume de Fontenay

Marie Claude Mirandette

Volume 38, Number 1, Winter 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/92309ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Mirandette, M. C. (2020). Review of [Tromper la mort : commentaire critique / *Sympathie pour le diable* de Guillaume de Fontenay]. *Ciné-Bulles*, 38(1), 33–33.

Sympathie pour le diable de Guillaume de Fontenay

Tromper la mort

MARIE CLAUDE MIRANDETTE


D'abord il y a ce son, en amorce hâtive, qui place le spectateur comme en apnée. Des tirs d'armes à feu, un bruit d'eau qui coule et un souffle humain. Après plusieurs secondes apparaît le torse d'un homme nu se lavant à la va-vite, puis une vue d'ensemble d'une ville logée au fond d'une cuvette montagneuse. Mêmes sons de tirs sur un paysage figé par le froid, où l'on peine à distinguer, ici et là, une colonne de fumée. Puis, un titre : **Sympathie pour le diable**. Nouveau changement, gros plan cette fois sur une main qui frappe un volant. Dans l'habitacle, le même homme conduit frénétiquement, cigare au bec. Et un second, muni d'un appareil photo. La voiture file à toute vitesse en ligne droite, alors que le photographe (Vincent Rottiers) mitraille le paysage de son objectif. Sur la voiture blanche, cette phrase, tel un gonfalon à l'attention des *snipers*: « Don't waste your bullets; I am invincible. »

Sans mise en contexte aucune, le spectateur est ainsi parachuté dans une zone de guerre dont il ignore tout. Et la sensation de souffle coupé qui le happe alors ne le lâchera plus. Car dans sa quête de vérité, Guillaume de Fontenay, dont c'est le premier long métrage, ne lui épargnera rien. Au fil des discussions et des extraits de reportages du correspondant de guerre Paul Marchand (Niels Schneider), le cadre se précise. On est à Sarajevo, en novembre 1992, dans une ex-Yougoslavie à feu et à sang. Et à l'instar des journalistes, photographes et caméramans qui se succèdent à l'écran, on n'aura jamais « the big picture ».

Avec ses images granuleuses, son oppressant format 4:3 et sa caméra nerveuse, le film parvient non seulement à incarner la tension du conflit, mais à mettre en images les mots de Marchand, son souffle panaché, son style redoutable comme un uppercut. C'est à ce point saisissant que tout le travail technique s'efface au profit de la vérité du moment, comme si l'on regardait des images en direct de la guerre. Cela est particulièrement éloquent lors de la séquence d'attaque à Otes, un quartier au nord-ouest de Sarajevo. Le montage nerveux de ces images captées en caméra libre—comme celles que tourne le caméraman accompagnant Marchand au cœur du combat—fait ressentir l'angoisse de cet interminable assaut. On

en ressort choqués et lorsque le correspondant enregistre son topo du jour pour le JT (« Sarajevo n'aime plus ses enfants, elle les sacrifie par dizaines à l'autel politique... »), on ne peut qu'acquiescer. Vraiment, une sale guerre.

Il se dégage de ces scènes intenable une honnêteté qui parvient à éviter toute sensiblerie. Et toute forme d'hagiographie vis-à-vis de son antipathique protagoniste dont Schneider laisse néanmoins percevoir quelques parcelles d'humanité. Car par-delà la façade que le grand reporter français s'est construite à coup de provocations et de forfanteries, il y a celui qui dérobe des restes de table pour les refiler à un clébard errant qu'il gratifie de ses rares pulsions affectives.

Ce film qui n'apporte que des questions, jamais de réponses, n'esthétise ni la violence ni la mort, qui hantent pourtant chacun de ses plans. Même ceux de sexe et de détente—une foule dansant sur Billy Idol dans une discothèque, une partie de poker entre journalistes rompus, une pizza dans un casse-croûte enfumé. Car la mort est une maîtresse que l'on ne trompe pas et qui finit toujours par vous rattraper. Ce qui fut le cas de Marchand, qui mit fin à ses jours, à peine âgé de 47 ans, mais déjà « vieux de plusieurs morts », comme il l'écrivait dans le récit qui a inspiré ce film. À l'inhumain, nul n'est tenu de survivre. Pas même les sympathisants du diable. 



France-Québec / 2019 / 102 min

RÉAL. Guillaume de Fontenay **SCÉN.** Guillaume de Fontenay, Guillaume Vigneault et Jean Barbe, d'après le livre de Paul Marchand **IMAGE** Pierre Aim **SON** Dominique Lacour, Sylvain Bellemare et Bernard Gariépy Strobl **MONT.** Mathilde Van de Moortel **PROD.** Marc Stanimirovic, Jean-Yves Robin, Nicole Robert et Pascal Bascaron **INT.** Niels Schneider, Vincent Rottiers, Ella Rumpf, Arieh Worthalter, Elisa Lasowski **Dist.** Les Films Séville